

Presse-A l'agité du bocal

bande annonce - agité du bocal

<https://empreintedigitale-label.fr/portfolio/a-lagite-du-bocal-le-caillou-dans-la-chaussure>

ResMusica-Maxime Kaprielian

<https://www.resmusica.com/2013/03/10/ars-nova-agite-par-bernard-cavanna/>

Ars Nova agité par Bernard Cavanna

musique de la folie, de l'enfermement, de la haine. L'aspect parodique, le texte distribué aux voix, la présence d'instruments venus de la musique folklorique, l'esprit de Renard de Stravinsky n'est pas loin. Mais la musique reste typique de Bernard Cavanna, rétive à tout classement esthétique.

musicologie.org - Jean-Marc Warszawski

https://www.musicologie.org/18/l_agitation_dans_le_bocal_de_bernard_cavana.html

ResMusica/Michèle Tosi

<https://www.resmusica.com/2013/05/25/les-50-ans-dars-nova-un-anniversaire-tres-agite/>

La musique est à voir autant qu'à entendre dans cette danse bachique...Après Karloop Konzert, A l'agité du bocal renoue avec « la comédie sociale et réaliste » dont Cavanna se fait le héraut, avec cette manière bien à lui, inimitable, d'être grave tout en restant léger.

MediaPart-Jean-Jacques Blrgé

<https://blogs.mediapart.fr/jean-jacques-birge/blog/240918/bernard-cavanna-bouscule-le-politiquement-correct>

France musique - Arnaud Merlin

<https://www.francemusique.fr/emissions/le-portrait-contemporain/bernard-cavanna-compositeur-65336>

Bernard Cavanna, compositeur agité

Ressources CDMC - interview - commentaires

<http://www.cdmc.asso.fr/fr/actualites/saison-cdmc/celine-musique-autre-autour-bernard-cavanna>

Le Télégramme - Lorsque Bernard Cavanna raille Céline

<https://www.letelegramme.fr/finistere/quimper/lorsque-bernard-cavanna-raille-celine-27-05-2014-10185202.php>

Concert-Classic.com - Alain Cochard - Cité de la Musique

<https://www.concertclassic.com/article/soiree-bernard-cavanna-la-cite-de-la-musique-dem mesure-amplifiée-compte-rendu>

Les foudres guerrières de Bernard Cavanna - Bruno Serrou

<http://brunoserrou.blogspot.com/2014/12/les-foudres-guerrieres-de-bernard.html>

Blog du compositeur Jean-Louis Petit

<http://concerts-paris-jlp.e-monsite.com/pages/page.html>

Blog du compositeur Francis Luc

<https://profsenchoeur.wordpress.com/2014/12/15/un-compositeur-hors-norme-bernard-cavanna/>

NomadMusic - Webzine - Hannelore Guittet

<https://nomadmusic.fr/fr/webzine/l-agite-du-vocal>

Revue Mouvement - Jérémie Szpirglas

... le pur bel canto, et le dernier pousse régulièrement de joyeux jodles, A l'agité du bocal pourrait ici tout aussi bien s'appeler À l'agité du vocal. Il ne ressemble en effet à rien d'autre sinon aux oeuvres précédentes de Cavanna, comme le Karl Koop Konzert dont il reprend une partie du matériau, comme pour mieux inscrire l'oeuvre dans l'Histoire en la teintant de l'histoire personnelle du compositeur. C'est une oeuvre à la fois sensible et jubilatoire. L'écriture en est fouillée, mouvementée, à la fois spontanée et travaillée. Cavanna se refuse à toucher au texte lui-même, pour ne rien bouleverser de sa tonitruante petite musique. Il préfère lui imaginer un décor musical, magnifique et éloquent, tout en l'éclatant comme un faisceau lumineux au travers d'un prisme coloré. Cavanna diffracte la langue de Céline en palabres et éructations diverses et variées. Il ne se prive pour l'occasion d'aucun exercice de style : **Jig** plus ou moins celtique, **blues**, **Kabarett-Song**, **marche de la Wehrmacht**, **foutoir forain**, **brouillage nazi** (forme musicale typiquement cavannienne et intraduisible en français) "le désordre est joyeux", les fusées du feu d'artifice explosent en tout coin du ciel, et l'oeuvre n'en reste pas moins d'une cohérence captivante. S'il prend un malin plaisir à rappeler avec l'écrivain le passé de guerre plus ou moins glorieux de Jean-Paul Sartre (surnommé Jean-Baptiste Sartre par Céline, qui va jusqu'à réduire le nom de son accusateur à un simple J.B.S., trois lettres dont la traduction en morse constitue en partie la trame rythmique de la pièce musicale), Cavanna rappelle aussi en contrepoint, au moyen de citations musicales plus ou moins discrètes, l'engagement de Céline, son antisémitisme forcé.

Oeuvre coup de poing, A l'agité du bocal version Cavanna interroge également, sans en avoir l'air, le statut ambivalent de Céline dans notre société contemporaine.

d'une spectatrice de Vitry-sur-Seine

Je tiens à vous exprimer mon plus profond dégoût pour ce que je viens d'entendre

de la Présidente de l'association "les amis de Max Jacob" au Ministre de la Culture:

...en cette année où la mémoire s'unit dans les commémorations de tous les résistants tombés pour la France, il me semble que cette programmation est sinon déplacée et d'une provocation inadmissible. Je tenais à vous donner cette information et je vous serai reconnaissante de bien vouloir user de toutes vos forces pour déprogrammer ce spectacle qui déshonore un établissement subventionné sur des fonds publics.

À l'agité du bocal – La création d'une polémique (et vice versa)

L'histoire de l'art n'est pas avare en scandales. Les plus nombreux concernent des affaires de mœurs (on peut penser par exemple à *Madame Bovary*, *Les Fleurs du Mal*, *l'Olympia* de Manet, *L'Origine du Monde*, *Je t'aime moi non plus*) ou l'éclosion d'un nouveau courant esthétique (citons arbitrairement la bataille d'*Hernani*, *Impression au soleil couchant*, *Déserts* de Varèse). D'autres encore, parmi les plus retentissants, combinent les deux à l'instar du *Sacre du Printemps*. Celui-ci qui nous occupe, toutefois, ne relève ni de l'un, ni de l'autre. Personne ne remet en cause ni l'esthétique musicale, ni la rigueur de la démarche créatrice de la partition de Bernard Cavanna, ni même véritablement (à son grand dam, peut-être) la sensualité qui pourrait en exsuder.

Non, c'est à un genre assez inhabituel de polémique que nous avons affaire ici, puisque, alors que la censure musicale est aujourd'hui un souvenir jauni, c'est le choix du texte mis en musique qui est reproché au compositeur : *À l'agité du bocal*, de Céline. Au reste, Bernard Cavanna lui-même ne nie pas que ce choix puisse paraître controversé : « Je n'ignorais pas, écrit-il en réponse à une auditrice indignée, qu'en dévoilant mon travail sur un tel projet, j'allais au-devant de fortes critiques tant le personnage de Céline est, sur bien des aspects, indéfendable, condamnable, inexcusable. » Mais, s'il reconnaît à ses détracteurs le droit de l'attaquer — et d'attaquer son choix —, il avoue n'avoir pas anticipé la violence de ces attaques. D'autant qu'il n'est jamais entré dans ses intentions de dédouaner l'écrivain. Toujours dans sa réponse à cette auditrice remontée, il écrit ainsi : « Je n'ai cependant jamais cherché, par le biais des lectures diverses sur Céline, un argumentaire qui puisse justifier ses prises de position (cette quête serait bien douteuse d'ailleurs) mais je me suis plutôt attaché à comprendre ses dérives (ce à quoi je ne suis jamais parvenu). »

On est tout à fait en droit de douter de l'apparente naïveté dont a fait preuve Cavanna en l'espèce, au vu de son passif quant à des oeuvres polémiques. N'a-t-il pas composé sa *Messe, un jour ordinaire* (1993-1994), qui mêle texte liturgique et témoignage d'une toxicomane ? Cette messe ne se termine-t-

elle pas sur les mots « Marie Salope » ? Certes, répond-il en substance, mais c'était délibéré, et il s'attendait à quelques menus ennuis. Ici, non. Pas consciemment du moins. D'autant, précise-t-il, que « ce n'est pas dans les salles de concert que l'on nourrit l'antisémitisme. Au cinéma, dans les grands médias, peut-être — mais au concert ? »

Alors doit-on mettre cette polémique sur le compte de notre société contemporaine hypocrite, prompt à s'emporter dès lors qu'on s'éloigne d'une certaine bien-pensance — sans aucune considération sur les motivations propres à chacun ? Doit-on mettre dès lors Cavanna dans le même sac qu'un Dieudonné ou un Éric Zemmour ? N'a-t-il pas davantage sa place aux côtés de son homonyme, François Cavanna, ou d'un autre amateur de provocation et de belles lettres, Pierre Desproges ? Cette polémique aurait-elle pris une telle importance il y a trente ou quarante ans ? Et, plus encore, un artiste tel que Bernard Cavanna doit-il se justifier ? Justifier ses choix artistiques ? Ne doit-on pas lui laisser le bénéfice du doute ? Ne doit-on pas, avant de le jeter en pâtures, s'intéresser à sa démarche, sa pertinence, sa lucidité ?

Ou alors, tout simplement, tout cela ne concernerait rien d'autre que Céline. N'aurait-on alors plus le droit de toucher à Céline ? Serait-il interdit aux artistes d'aujourd'hui de travailler sur son œuvre ? On me répondra d'emblée que non. Qu'il aurait pu mettre un autre texte de Céline en musique — un extrait du *Voyage au bout de la nuit* ou de *Mort à crédit*. Personne ne lui en aurait alors fait le reproche. Peut-être. Mais ces textes-là sont d'une toute autre nature. Et c'est peut-être précisément la nature de *À l'agité du bocal* qui a tant fasciné Bernard Cavanna autant qu'elle horripile ses contempteurs. Mais, avant de poursuivre plus avant, je m'aperçois que je n'ai encore rien dit du texte incriminé.

À l'agité du bocal est un pamphlet violent écrit par Céline en réponse au *Portrait d'un antisémite* qu'a dressé de lui Jean-Paul Sartre. Nous sommes alors en novembre 1947 et l'écrivain, poursuivi (et condamné) pour ses faits de collaboration, s'est exilé au Danemark. Il met dans ce court texte d'une douzaine de pages toute sa verve, sa truculence, son aigreur et sa méchanceté aussi. Le tout dans un style pour le moins ravageur — ce fameux style qu'il appelle sa « flûte », signifiant parfaitement ce que suppose de petite musique l'écrit littéraire.

Je me souviens avoir pour la première fois entendu ce texte dans la bouche de Fabrice Lucchini, au cours d'un de ses spectacles lectures. Le comédien se délectait de ce verbe qui remplit la bouche d'épines et semble littéralement transformer la langue de celui qui lit en langue de vipère, convoquant illico des images de bassesse et de veulerie comme seuls les plus grands poètes de bas-fonds savent les saisir — on pense par exemple à la truculence et à l'inventivité de certaines insultes shakespeariennes.

Pour faire bonne mesure, Lucchini lisait en contrepoint le texte de Sartre et la comparaison était cruelle. On ne peut que se rendre à l'évidence : ainsi que le note fort justement Céline lui-même dans son pamphlet, Sartre n'est qu'un piètre écrivain. À l'aise, certes, avec la plume, sachant exprimer sa pensée, mais — quelle que soit la valeur qu'on peut accorder à cette pensée — sans rien de cette magie du verbe qui fait l'apanage des grands littérateurs. Sans parler de l'attitude du philosophe pendant la guerre — s'il s'est à bon compte racheté une conduite a posteriori, il est assez mal placé pour donner des leçons de résistance.

Cela étant posé, un talent — que dis-je un talent : dans le cas de Céline, c'est sans doute d'un génie qu'il faudrait parler — en lui-même n'est rien. Tout dépend à quoi il est appliqué, au service de quelles idées il est mis.

En l'occurrence, Céline a mis le sien au service de chefs-d'œuvre — le *Voyage*, *Mort à crédit* — ainsi que des pires ignominies. Dans *À l'agité du bocal*, c'est un homme défait, un homme à terre, qui n'a plus que sa bile et sa plume pour affirmer son existence. C'est donc au service de son orgueil blessé, de sa mauvaise foi, de sa méchanceté qu'il met son génie. Ce qui en fait un chef-d'œuvre aussi — unique en son genre car il est si rare que des écrivains de cette envergure se rabaisse aussi volontiers à un tel exercice. Un chef-d'œuvre d'éloquence, au même titre que ceux de Martin Luther King ou Nelson Mandela, par exemple — même si le sentiment exprimé n'a absolument rien à voir. Un chef-d'œuvre de vulgarité aussi, mais dont la vocalité, la trivialité, la quotidienneté, n'a pas pris une ride — sans doute grâce au travail d'orfèvre de Céline, justement, car ce n'est pas nécessairement le

cas d'autres textes versant dans le vulgaire et le scatologique, comme ceux d'Antonin Artaud, que Cavanna qualifie de suranné.

Ainsi, quand on y réfléchit un instant, notre polémique trouve son origine dans une problématique compositionnelle, esthétique. Problématique au demeurant fort bien résumée par certains détracteurs de l'œuvre : peut-on faire du beau avec du nauséabond ? À ce titre, le « genre » même que Cavanna a choisi pour sa partition (un « bousin ») témoigne de sa lucidité et de sa « clairvoyance » (pour citer la notice d'œuvre). C'est justement cette violence et cette bassesse mêlées de beauté et de grâce qui lui a inspiré à cette œuvre lyrique hybride et puissante, dans lequel le génie de l'écrivain est célébré, sans du tout se voiler la face quant à ses zones d'ombre (c'est le moins qu'on puisse dire).

Le « beau », ici, n'a donc rien à voir avec la poétique classique : l'équilibre y est déchiqueté, le matériau de la plus basse extraction, le sentiment le plus méprisable. Ce qui fait le jouissif du pamphlet, c'est que Céline, avec toutes les armes du grand écrivain et du styliste exceptionnel qu'il reste, lâche la bride à ses instincts de plus vile bassesse. Il jouit, se complait et se vautre dans son fiel. Tout y passe dans ce délire noir absolu : condescendance, mépris, attaque sur le physique, rabaissement, mauvaise foi, méchanceté, venin. Monument d'horreur et plaisir coupable, c'est magnifique et répulsif tout à la fois. C'est l'alliance du noble et du vulgaire. De l'art sous sa plus haute forme, travaillé jusque dans ses moindres détails, et de l'ignoble. Une forme de sado-masochisme littéraire qui, n'est, au reste, pas tout à fait neuve dans l'histoire des arts. On peut penser justement à Sade. Mais la démarche de Bernard Cavanna peut aussi évoquer *Les Damnés* de Visconti, *Le Portier de nuit* de Liliana Cavani, à l'album superbe et méconnu *Rock Around The Bunker*, dans lequel Serge Gainsbourg se glisse dans la peau des salop, à cet appétit carnassier avec lequel le héros psychopathe d'*Orange Mécanique* dévore les épisodes les plus sanglants et pervers de l'Ancien Testament, ou encore, pour revenir vers l'univers gainsbourgeois, au talent déployé par Gainsbourg dans les rôles qu'on lui a souvent confiés au cinéma, ceux qui allaient à son physique apparemment ambigu et fuyant de traitres surnois et vicieux : lui-même aurait rêvé d'incarner une « crapule à froid ».

Au reste, à la question qui nous occupe — peut-on faire du beau avec du nauséabond ? —, Céline lui-même donne une réponse, à l'insu de son plein gré, au milieu de ses insultes fleuries à Sartre : « Réfléchissez que l'horreur n'est rien sans le Songe et sans la Musique... » Et c'est peut-être là la clef de tout le débat.

C'est il y a presque vingt ans que Bernard Cavanna a découvert Céline — avec ce texte justement. Lors de la soirée de première du *Mariage* de Witold Gombrowicz mis en scène par Daniel Martin au Théâtre de Chaillot dans les années 1980, une de ses amies photographes lui offre ce court pamphlet — qu'il ne lit pas sur le moment. Il attendra presque dix ans avant de s'y plonger. S'ouvre alors à lui l'œuvre de Céline, qu'il dévore avec un appétit passionné. Fasciné par son génie, il étend ses lectures aux divers commentaires et biographies de l'écrivain, qu'ils soient critiques virulents ou hagiographiques. Nait ainsi la nécessité pour le compositeur qu'il est de « faire » quelque chose de cet univers qui l'a happé sans rémission. À *l'agité du bocal*, texte premier et déclencheur de sa passion, s'impose : « Je me suis dit que c'était, par sa facture même, un texte destiné à être projeté, se rappelle-t-il, crié, gueulé même. Pourtant, malgré les références récurrentes à la musique dans le texte, aucun compositeur n'y avait touché, à ma connaissance. Pour moi, ce texte allait m'aider à trouver de nouvelles matières, entre le grossier et le raffiné, entre le trivial et le sublime. J'aime ce qui est tortueux, turbulent, et j'imaginai quelque chose dans le style d'Otto Dix ou de George Grosz, toute cette esthétique picturale de l'entre-deux guerre, à la limite du caricatural. Et puis il y a ce langage parlé, qui m'a toujours inspiré — comme dans la *Messe* par exemple. Dans un premier temps, j'ai envisagé une forme particulière, avec un rappeur : une musique qui prendrait le public à témoin pour mieux lui balancer tout cela en visage. Difficile, toutefois, de trouver un rappeur pour ça et c'est ainsi qu'est apparue l'idée des trois ténors. »

Ainsi est né ce « bousin » — c'est-à-dire tintamarre, farce, foire (avec accordéon, cornemuse, et orgue de barbarie !). « Pour trois ténors dépareillés » — le premier chante souvent en voix de fausset, le deuxième se laisser aller au lyrique dans une veine de pur bel canto, et le dernier pousse

régulièrement de joyeux jodles —, cet *À l'agité du bocal* aurait tout aussi bien pu s'appeler *À l'agité du vocal*.

Bernard Cavanna n'en prend pas moins une certaine distance avec le texte. S'il concède un certain réalisme passager, il veut proposer autre chose, habiller le verbe d'un costume emprunté à l'opéra bouffe, voire aux bouffonneries : « Pour une expression nouvelle de ce texte, tout en le respectant à la lettre, écrit-il dans sa notice, il conviendrait de ne rien substituer mais plutôt d'amplifier l'expression de sa musique, d'en amplifier la démesure, l'outrance, la violence des mots, d'en extirper la verve, le jus !, pour atteindre une autre musique, qui ne reniera ni l'éloquence, ni le lyrisme, mais les portera dans des proportions immodérées, bouffonnes, graveleuses, provocantes ».

« Essayer d'assujettir cette langue si travaillée, si musicale déjà, à ma musique a été compliqué. Dès le départ, j'avais l'idée de la beugler par moment, surtout les expressions les plus vulgaires, les mots les plus truculents que je trouve très drôles, mais aussi de ne pas accentuer les mots de manière trop évidente, en appuyant les prépositions, les articles, etc. Mais je n'ai réellement réussi à approcher ce texte qu'en considérant son énergie, et, surtout, ses vagues d'énergies, qui sont comme des moments où Céline lâche la bride à sa colère. Dégageant du texte ses accès de rage successifs, je les ai répartis dans différents numéros d'une (très mauvaise) revue de Music-Hall » : *Jig* plus ou moins celtique, blues, Kabarett-Song, futoir forain, arche sonore qui écrase le texte, brouillage nazi (forme musicale typiquement cavannienne et intraduisible en français) et même une référence au *Concerto pour violon* de Beethoven avec le rappel d'une cadence composée à l'intention Noëmi Schindler dans un moment de pure musique — le désordre est joyeux, les fusées du feu d'artifice éclatent en tout coin du ciel.

Ainsi se constitue, par bribes et fragments assemblés, une œuvre à la fois sensible et jubilatoire, agitée et fouillée, à la fois spontanée et travaillée, qui n'en reste pas moins d'une cohérence captivante. Cavanna se refuse à toucher au texte en lui-même, pour ne rien bouleverser de sa si cliquetante petite musique. Il préfère lui imaginer un décor musical, magnifique et éloquent, tout en l'éclatant comme un faisceau lumineux au travers d'un prisme coloré : il diffracte la langue de Céline en jactations et éructations diverses et variées.

Et s'il prend un malin plaisir à rappeler avec l'écrivain le passé de guerre plus ou moins glorieux de Jean-Paul Sartre (surnommé Jean-Baptiste Sartre par Céline, qui va jusqu'à réduire le nom de son accusateur à un simple J.B.S., trois lettres dont la traduction en morse constitue en partie la trame rythmique de l'œuvre), Cavanna rappelle aussi en contrepoint l'engagement de Céline, son antisémitisme forcené. Au moyen notamment — comble du nauséabond — d'une citation, à la toute fin de l'œuvre, d'une marche chantée par les soldats de la Wehrmacht. Une marche nazie, donc, qu'il traite à la manière d'un Lied de Schubert. « Le caractère guilleret de ce chant m'a beaucoup questionné : comment peut-on commettre les pires horreurs et rentrer ensuite chez soi en chantant comme si on rentrait d'une promenade campagnarde ? »

Une manière de rappeler le décor, de donner le contexte. Une manière, aussi, de signifier qu'il ne se trompe pas de combat. Contrairement à ce qu'ont pu suggérer certains de ses détracteurs, la réflexion a tout à fait sa place dans ce bousin : cette œuvre coup de poing, à la fois hommage et poésie, est aussi une œuvre engagée, qui interroge dans toute sa complexité le pourquoi du statut ambivalent de Céline dans notre société contemporaine. Au reste, les céliniens purs et durs n'ont pas eu de mots assez durs à propos de cette citation. « Mais il a épousé bien des thèses nazies ! rappelle le compositeur. Il ne faut pas non plus détourner le regard. En revanche, je comprends parfaitement que certains, dans le public, aient trouvé un peu dur d'applaudir juste après une marche nazie. »

Résumons donc : les céliniens n'aiment pas ce bousin parce qu'il rappelle l'ignominie de leur héros littéraire, quand bien même serait-elle avérée. Quant aux anticéliniens, ils n'aiment pas, parce qu'ils craignent de voir l'homme célébrée, au travers d'une de ses œuvres pour le moins discutables sur le fond. Voyant ainsi les tenants des deux factions se dresser contre lui, Bernard Cavanna peut dès lors choisir deux postures : soit il sombre dans la paranoïa, soit il se dit que, en fin de compte, il ne doit pas être très loin de la vérité.

« La musique est un peu comme une psychanalyse, conclut-il. On se libère, puis on considère ce que l'on a posé devant soi, toute cette boue que l'on a à l'intérieur de nous. Comme tout le monde, j'ai

toujours en moi un idéal auquel j'aspire, ce que je souhaiterais être. Et puis il y a la réalité, avec les désirs, les saloperies. À certains égards, en composant ce bousin, j'ai été un fumier, je le sais. Mais quitte à faire de la merde, autant la faire bien. L'expérience m'a changé. J'ai pu prendre un peu de distance vis-à-vis des sentiments qui m'animent — des sentiments qui, n'en déplaisent à certains, n'ont rien à voir avec le racisme, l'antisémitisme ou toute autre horreur. »

Jérémie Szpirglas